



LAS !

Il est tard, et la vague molle
Se rembrunit l'ombre venant ;
L'air est chaud, et la brise folle
Me caresse comme un enfant.
En son murmure elle m'apporte
La chanson des riantes lilas.
Pour écouter j'ouvre ma porte.
Je suis las !

L'air est plein d'étranges nuages.
Demain tout souffle se taira,
Et, pour refléter mille images,
La vague miroir se fera ;
Tout être sous la voûte grise
Fatigué se plaindra tout bas,
Avidement buvons la brise.
Je suis las !

J'ai besoin d'air ; je sens mon âme
S'élançant vers l'inconnu bleu,
Pour mouiller sa lèvre au dictame
Des amours brûlants comme feu.
J'ai soif d'espoir, mais je retombe
Frappé par l'invisible bras,
Je veux le repos de la tombe.
Je suis las !

La tombe, c'est la froide couche
Où le mort goûte le repos ;
Le lourd repos, bouche sur bouche
Avec le ver aux froids anneaux....
Plutôt vivre, ô Dieu qui me brise,
Traînant partout ma chaîne, hélas !
Mais du moins laisse-moi la brise....
Je suis las !

JOCKEY

LÉGENDE

UNE HISTOIRE RACONTÉE PAR UNE MÈRE A SES ENFANTS



J'étais vous raconter une légende, mes chers enfants. Une légende est une histoire qui n'est pas arrivée (quoiqu'elle soit possible et qu'elle ait pu arriver), mais qui s'est transmise de bouche en bouche depuis de longues années, parce que l'esprit qui l'a dictée et l'enseignement qu'elle contient sont profondément religieux. Et comme tout ce qui est religieux se grave non seulement dans la mémoire, mais aussi dans l'esprit et dans le cœur, ces légendes, quoique la plupart confiées uniquement à la tradition orale, conservent comme ces belles cristallisations que laissent derrière elles les eaux vives d'une source abondante.

Il y avait une fois un très brave homme, charpentier de son état, qui, à ce titre, était fort dévot au saint patron des gens de ce métier, le bienheureux patriarche, saint Joseph, qui, vous le savez, était charpentier lui-même, comme le dit le cantique de Noël :

"Le Fils de Marie n'a pas de berceau ; son père est charpentier, il lui en fera un."

Le pieux artisan avait construit fort joliment l'autel dédié au saint de sa dévotion, dans le couvent de Capucius, et il en avait distribué le *camarin* en huit compartiments, dans chacun desquels il avait sculpté avec beaucoup d'art et de soin un des outils de son métier, ornement si bien approprié que chacun, en le regardant, s'attendrissait au souvenir de tout l'amour, de toute la prédilection que Dieu, en se faisant homme, a manifestés pour le travail et la pauvreté ; car les choses que nous voyons nous impressionnent plus que celles que nous entendons, et c'est pour cela que notre sainte Eglise catholique prend mille manières de nous rendre sensibles les mystères sacrés.

Cependant, il arriva que notre pauvre charpen-

tier fut visité par le malheur ; il perdit sa femme et ses enfants, ne conservant qu'une petite fille. En prenant de l'âge, sa santé s'altéra, et enfin il devint aveugle.

Mais toutes ces épreuves, il les supportait avec la plus grande patience, et on le voyait toujours calme et confiant dans la protection de son saint patron.

Comme il ne pouvait plus travailler et que sa pauvre fille, qui avait à le soigner et à le servir, gagnait bien peu avec sa couture, ils durent vendre peu à peu tout ce qu'ils possédaient et tombèrent dans le plus complet dénuement, dans la plus profonde misère.

Lorsque le bon chrétien sentit sa fin approcher, il voulut se préparer à bien mourir, et il dit à sa fille d'appeler un notaire, parce qu'il voulait faire son testament.

— Votre testament ? mon père, s'écria sa fille, abasourdie et tout en larmes ; mais vous n'avez rien à léguer !

— Tu te trompes, ma fille, répondit le père ; ainsi, fais ce que je te dis et avertis le notaire.

Tout en attribuant les paroles de son père au délire de la fièvre, l'obéissante enfant alla faire ce qui lui était commandé. En recevant le message du moribond, le notaire soupçonna notre homme d'être un avaré qui, se donnant pour pauvre, avait de l'argent caché, et il courut à son chevet.

Après avoir tout préparé et mis au testament l'en-tête consacré par l'usage : "Au nom de la très-sainte Trinité," il invita le malade à lui dicter ses dernières volontés, ce que fit celui-ci dans les termes suivants :

"Je donne mon âme à Dieu, mon corps à la terre, et je nomme pour mon exécuteur testamentaire et pour tuteur de ma fille mon saint patron, le seigneur saint Joseph."

Ce qu'ayant dit, il s'endormit dans le Seigneur, avec cette sérénité que montrent à l'heure suprême ceux qui croient en Dieu et qui ont la conscience tranquille.

Le notaire s'en fut en maugréant ; la pauvre jeune fille resta plongée dans la douleur et complètement abandonnée. Elle ne possédait rien au monde, pas même de quoi ensevelir son père et subvenir aux frais de son enterrement.

Tandis qu'elle était en proie à sa détresse, on entendit frapper à la porte ; elle courut ouvrir. Celui qui se présentait était un vieillard vénérable, de douce et modeste apparence, vêtu d'une tunique et d'un manteau de couleur sombre et tenant un bâton à la main.

Ce vieillard lui dit de ne pas s'inquiéter et qu'il se chargeait de tout. En effet, étant sorti un instant, il rentra bientôt après, apportant le linceul et la bière et suivi du clergé de la paroisse ; on fit au pauvre charpentier un enterrement très convenable, auquel le vénérable vieillard présida.

Au retour du cimetière, il annonça à la pauvre orpheline qu'il s'en allait, mais pour revenir le lendemain. Puis il se dirigea vers une ville voisine, où il alla frapper à la porte d'une belle maison. Là demeurait un gentilhomme très-riche et fort estimable. Le bon vieillard se fit annoncer à lui, comme ayant à lui communiquer une affaire de grande importance et lorsqu'il eut été introduit, il lui dit :

— Vous souvient-il, quand vous reveniez des Indes avec toute votre fortune, de la tempête qui vous assaillit en pleine mer et qui vous mit à deux doigts de votre perte ?

— Il m'en souvient, répondit le gentilhomme étonné ; mais vous comment le savez-vous ?

— Vous rappelez-vous aussi, poursuivit le vieillard, le vœu que vous fîtes alors d'épouser la fille la plus pauvre et la plus vertueuse que vous rencontreriez, si Dieu vous délivrait de ce péril ?

— Je me rappelle, répliqua le gentilhomme de plus en plus surpris ; mais vous, comment savez-vous cela, quand je ne l'ai dit à personne ?

— Êtes-vous disposé à tenir votre promesse, reprit le vieillard ?

— Oui certes, s'écria le gentilhomme, et je n'ai qu'un regret, c'est d'avoir tant hésité et tardé à le faire.

— Voulez-vous que je vous fasse connaître la jeune fille la plus pauvre et la plus vertueuse que

vous puissiez rencontrer ? demanda encore le vieillard.

— J'en serai fort aise, répondit le gentilhomme. Vous m'avez inspiré tant de confiance, je me sens si porté vers votre personne vénérable, que je me vois prêt à vous suivre.

Ils se mirent en route et arrivèrent bientôt à l'humble maison de la pauvre orpheline. Ils la trouvèrent aussi désolée de la mort de son bon père que tourmentée de l'idée de ce qu'elle allait devenir, car son propriétaire lui-même, en la voyant si dénuée, et craignant qu'elle ne pût payer son loyer, la voulait mettre à la porte. Le vieillard lui dit de ne pas s'affliger, que ce gentilhomme qui l'accompagnait était un bon cœur, un vrai chrétien qui ayant une grande fortune la voulait tirer de peine en l'épousant.

Le vieillard eut bientôt fait les démarches et tous les apprêts nécessaires, et le mariage étant célébré, lorsqu'ils étaient tous les trois assis au repas de noces, les nouveaux mariés le pressèrent affectueusement de leur dire qui il était, et à qui ils se voyaient redevables de tant de faveurs et de bienfaits.

A quoi le vieillard se levant répondit avec une majestueuse bonté :

— Je suis Joseph, l'heureux compagnon de la Vierge Marie, et le gardien du divin Enfant Jésus. Ton vertueux père, ma fille, me fut toujours dévoué pendant sa vie, et à l'heure de sa mort, il me chargea de veiller à l'exécution de son testament ; c'est ce que j'ai fait ; j'ai porté sa bonne âme à Dieu, j'ai rendu son corps à la terre, et ma mission de tuteur n'est pas moins bien accomplie, puisque je te laisse heureuse et protégée.

Alors le plafond de la salle s'entrouvrit comme une grenade ; on vit briller une lumière rosée comme celle de l'aurore et brillante comme celle du soleil en plein midi. Au centre de cette nuée merveilleuse apparut un divin enfant qui dit au vieillard :

— Venez mon père, ma mère est triste de votre absence.

Alors le vieillard ayant béni les époux qui, les mains jointes les yeux baignés de larmes, s'étaient prosternés à genoux s'éleva doucement, prenant la main de l'Enfant Jésus lui tendait, et ils disparurent dans l'espace.

— Eh bien ! mes enfants, tous les jours il se voit de semblables miracles dus à la médiation des saints ; seulement il ne se révèlent au dehors que rarement, en certaines occasions et pour certaines personnes. Il serait trop triste, en vérité, de penser que nous sommes privés de toutes communication avec ceux qui furent nos frères et nos maîtres, et que nos relations ne doivent pas survivre à cette vie matérielle et passagère. Les idées anti-religieuses, dans leur besoin haineux et absurde de combattre nos saintes croyances, appellent *fanatisme* l'excès de foi qui nous fait attribuer trop facilement peut-être des événements ordinaires à des influences surnaturelles. Ne vous laissez pas troubler par des mots qui, à forces d'être redits, se sont répandus, et que bien des gens répètent sans se rendre compte de la fausseté et du venin qu'ils renferment.

Le fanatisme, mes enfants, consiste à défendre avec opiniâtreté et acharnement des opinions erronées ce qui, vous le voyez, n'a absolument rien de commun avec un excès de foi qui peut bien quelquefois tomber dans le trivial et le puéril, mais qui n'est jamais irrévérencieux, ne mène jamais au mal et ne peut offenser un Dieu qui nous prescrit la foi et l'amour comme les deux premières vertus du chrétien.

Auriez-vous tort, par exemple, de croire véritable l'histoire que je viens de vous raconter ? Non sans doute ; vous ne feriez par là que prouver la bonne foi de votre âme et la pureté de votre cœur.

Mme X....

Pensée d'une jeune fille : "Le livre le plus intéressant que j'aie jamais lu est l'*Ami des Salons*, par Mlle L. Nitouche. C'est mon guide." Prix : 10c. G.-A. et W. Dumont, éditeurs, 1826, rue Ste-Catherine.